



L'Amérique des prosateurs français de la Renaissance Deuxième partie 1581-1618

Roger Le Moine

Numéro 56, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008093ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008093ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Moine, R. (2002). L'Amérique des prosateurs français de la Renaissance : deuxième partie 1581-1618. *Les Cahiers des dix*, (56), 167–191.
<https://doi.org/10.7202/1008093ar>

Résumé de l'article

La première partie de cet article est parue dans *Les Cahiers des Dix*, n° 55 (2001). Le second volet reproduit ici la suite des textes que certains prosateurs de la Renaissance, historiens, chroniqueurs et essayistes, ont rédigés en s'inspirant des relations de voyage, histoires des découvertes comme aussi les dires de voyageurs et Amérindiens. À part ceux de Montaigne, ils sont pratiquement inconnus. Ainsi, je complète une enquête qui m'a jadis mené à publier toute une collection de poèmes exotiques dans un volume intitulé *L'Amérique et les Poètes français de la Renaissance* (textes présentés et annotés par Roger Le Moine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, 350 p. (Coll. Les Isles fortunées).

Les textes sont, pour la plupart, précédés et suivis de courts commentaires mais sans qu'ils ne soient analysés. Ma démarche n'a consisté qu'à les rendre accessibles.

L'Amérique des prosateurs français de la Renaissance

Deuxième partie¹
1581-1618

Par Roger Le Moine

1581

LANCELOT VOISIN DE LA POPELINIÈRE, *L'histoire de France enrichie des plus notables occurrences survenues ez Provinces de l'Europe & pays voisins, soit en Paix soit en Guerre; tant par le fait Siculier qu'Eclesiastic: Depuis lan 1550 jusques à ces temps*, t. 1, s.l., De l'Imprimerie, Par Abraham H., 1581.

Le protestant qu'était La Popelinière devait s'attacher aux expéditions de ses coréligionnaires et, particulièrement, à celle du Brésil. Il note que Nicolas Durand de Villegagnon avait « non seulement une extreme envie de se retirer en quelque pays lointain, où il peust librement et purement servir à Dieu: mesmement en la terre de Bresil, l'une des plus fertilles parties de l'Amerique² ». La Popelinière

-
1. La première partie de cette étude a été publiée dans *Les Cahiers des Dix*, n° 55 (2001), p. 149-174.
 2. LANCELOT VOISIN DE LA POPELINIÈRE, *L'histoire de France enrichie des plus notables occurrences survenues ez Provinces de l'Europe & pays voisins, soit en Paix soit en Guerre; tant par le fait Siculier qu'Eclesiastic: Depuis lan 1550 jusques à ces temps*, t. 1, s.l., De l'Imprimerie, Par Abraham H., 1581, f. 117v.

Les cahiers des dix, n° 56 (2002)

s'arrête aux démarches qui, menées par Villegagnon et Coligny, ont permis la concrétisation du projet. Il décrit le voyage avec toutes ses péripéties, l'installation dans une île de la baie de Guanabara puis les querelles théologiques qui ont mené à la destruction de la colonie. La Popelinière n'oublie pas non plus de montrer le pays ainsi que la population avec ses façons de se vêtir, son agriculture, ses maladies et sa pharmacopée, ses mœurs guerrières et ses croyances. C'est la partie la plus intéressante de son texte :

Le pays y est bon & fertile à tout tousiours verdoyant comme en May. Les hommes & femmes nudz, sans Foy, sans Loy, sans Religion, ilz s'entrayment fort, toutes-fois hayent autant leurs ennemys : contre lesquels ilz vont au combat par ordre, les plus aagez les premiers conduits par le plus vieil avec flesches & grosses Massues. Vivent sain[...]ques à cent & six vingts ans & content leur aage par les Lunes, sans soucy, ambition, avarice, gloutonnye, paresse, envye, jalousie & telles autres passions sources de noz malheurs. Attendu la Region chaude ou ilz habitent, ilz ne sont pas tant noirs que bazanez. Ils ont le devant de la teste razé comme Moynes, & le derriere pendant. Les femmes vont eschevelées & les oreilles percées de pierres verdes, & les hommes les leures, se bigarrent de diverses couleurs, mesmement du fruit Genipat qui tient fort. Ilz s'emplumassent des plumes des poules, dont les Portugais leur ont porté l'engeance. Ils ne sement ny plantent, bien qu'aujourd'huy les Portugais y ayans bled & vin, monstrent que la terre y est propre à tout : ains vivent de deux sortes de racines nommées Aypi & Manyot lesquelles en trois mois grossissent comme la cuisse d'un homme, longues de pied & demy : puis les sechent au feu sur le boucan par les femmes (car les hommes ne sen meslent) ou à force de les racler les mettent en farine & dans de grandes poisles de terre, mettent ceste farine sur le feu la remuant sans cesse & se forme comme dragée d'Apoticaire. Ilz en font une qui se garde mieux pour porter en guerre. L'autre qui semble du mollen de pain blanc tout chaut à manger, la prenans seche avec les quatre doigts, ilz la jettent dextrement enbouche & n'en sauroient faire pain qui fust bon. Mais bien de la bouillye. Le Maniot n'est bon qu'en farine, & poison mangée autrement. Mais bien que les branches soyent aisées à rompre comme chenevottes : autant neantmoins qu'on en fiche en terre autant de grosses racines dans trois mois. Ainsi le Maix sert de bled aux Indiens. Elles plantent aussi de lavati, qui est comme bled Sarracin pour mesme effect. Pour faire vin blanc & claret apres qu'elles ont decouppé l'Aypi & Manyot aussi menu que les raves à mettre au pot pardeça, & fait bouillir par morceaux avec eau dans grans-vaisseaux de terre : les voyans amolyes, les retirent du feu pour les refroidir. Ce fait accroupies au tour du vaisseau (car les hommes tiennent cela indecent à eux) prenans ces ruelles les maschent dans la bouche : reprenans chacun morceau l'un apres l'autre avec la main les remettant dans d'autres vaisseaux de terre qui sont tous prests sur le feu avec un baston jusques à ce qu'il soit assez cuit sans le couler ny passer : Ains versant tout ensemble dans d'autres plus grands, apres qu'il à un peu escumé couvrans les vaisseaux, elles le laissent escumer quelques espace de temps. Ainssi en font elles de ce gros mil Avaty pour le breverage qu'ilz nomment Caouin dont ilz se coiffent mieux que toutes Nations du Monde,

ne m̃ageans³ toutes-fois quand ilz boyvent, aussi ne boyvent ilz en mengeāt cōme nous. Ne m̃agent qu'à leur faim en quelque temps que ce soit sans dire mot & à part. Mais ilz caouinent ensemble és festes ou quant ilz tuent & mangent leurs prisonniers ennemis & dansent en rond avec des panaches liez sur les reins séparément des femmes & des filles qui dansent à par. Ilz mangent le Tapinousson sorte de vache, des sangliers, poissons, fruits, poules, faisans & autres bestes. Des crapaux, des serpens & autres animaux qu'ilz boucanent. Cest à dire ils fichent en terre quatre fourches de bois, grosses comme le bras distantes en quarré de trois piedz : eslevez de deux & demy sur icelles des bastons à travers à deux doits pres l'un de l'autre en forme de grisle qu'ilz nōment boucan : mettēt la chair dessus par pieces & avec du bois sec au dessous qui ne rēd que feu lent & peu de fumée : la tournēt de demy quart en demy quart d'heure, & la laissent cuyre tāt qu'ilz veulēt. La Guerre qu'ilz font n'est pour avarice, ambition ny autre convoitise que pour venger leurs parens & amys mortz & m̃agez en ces querelles. Ilz ont leur Tacape qui sont leur Espée & Massuē de bois rouge ou noir rondes ou en ovale, au bout, & 2.paumes de largeur : Espesses d'un pouce, tranchant comme une congnee. Puis leurs Orapatz qui sont leurs Arcs de mesme bois dur, plus roides que les nostres. Les fleches ont une brasse de longueur de trois pieces : le milieu du Rozeau, les autres parties de bois noir, si bien rapportées avec peti[te]s pelures d'arbres qu'impossible seroit de mieux au bout ilz mettent des os pointus ou demy pied de quelque bois de Canes en façon de l'ancette & piquant de mesme & souvent le bout d'une queue de poisson, qui est fort venimeuse & depuis la veuē des Portugais & François une pointe de clou à leur exemple. Leurs Rondelles sont du dos de cuir sec & espais du Tapirousson beste raportant en grandeur, forme & grosseur d'une vache : sans cornes larges, rondes & plates : ils ne s'en couvrent pas au combat nudz qu'ilz soyent : afin que rien ne les empesche. Ains leur servent pour soustenir les coups des fleches des ennemis. Ils sont telle fois dix mil ensemble sous la guide des viellards & en queue plusieurs femmes leur portent leur necessité. Marchent & logent neantmoins par ordre sans Mareschal de Logis. Aucuns portans des Cornets qu'ils nomment Inubia gros & longs de demie Pique & au bas bout large de demy pied comme un haut bois sonnans au milieu des troupes, avec fifres & flutes, faites des os des bras & cuisses de ceux qu'ils ont mangé, desquelles il ne cessent de flajoller pour inciter d'en faire autant à ceux contre lesquelz ilz marchent. S'ilz vont par mer costoyant la terre dans leurs barques, plates nommées Ygat faite chacune d'une seulle escorce d'arbre pelé du haut en bas, pour cinquante hommes vogans avec un aviron plat par les deux bouts qu'ilz tiennent au milieu. Ils taschent premierement à surprendre. Si que nombre des plus hardis allans une journée devant : attendront un jour cachez sur terre le moyen de surprendre tous ceux d'un village. Car rien n'est fermé & tuent tout autrement s'ilz se rencontrent à la decouverte demenans les bras ilz crient & sifflent si fort que merveilles : couvrans l'air de coups de fleches & se combattēt jusques à la victoire qui est d'emmener les

3. À partir d'ici, dans ce texte et dans d'autres, l'ā, l'ō, le ũ et l'ē remplacent le « n » ou le « m » qui devrait les suivre.

prisonniers & les māger : en vendans quelques uns au Chrestieſ leurs aliez. Ils traitēt delicatemēt les prisonniers ausquels ilz dōnent des femmes voire leur fille pour les servir en tout & la marier avec luy, non des hommes aux femmes prisonnières. Puis au jour bien emplumassé joyeux & se vantant d'avoir tant tué & mangé d'eux : est lié par deux sauvages l'un à droit l'autre à gauche d'une corde de coton ou escorce d'arbre si ferme par le milieu du cords que hors les bras il ne peut rien remuer. Ayant liberté de jeter à tous les assistans qui sont quelques fois plus de trois mil tant de pierres qu'on luy aura la porté pour cest effect. Puis celuy qui le tenoit prisonnier biē emplumé & qui n'aura paru tout le jour, se presentāt avec son espée luy demāde s'il n'est pas des Margajas leurs ennemis. Il dit que ouy & qu'il a mangé ses parēs & qu'on le vëgera bien. Ce fait luy donne si droit soubz l'orreille qu'il le rend mort & aussi tost la femme & autres qui le servoyent, ayans un peu pleuré à ses piedz : sont les premiers à le decouper & manger. Dont les vieilles sur tout plus friandes qui apportent de l'eau chaude & des pierres aiguysées pour le laver & decouper. Aujourdhuy les Chrestiens leur ont apporté des cousteaux, chacun en à sa part : comme d'un Porceau. Car ilz mangent tout caouinent extremement fors les dents qu'ilz enfilent pour escharpes & les os pour sifletz, & aucuns pendent les testes à leur cases. Ilz boucanent les pieces comme j'ay dit & en font autant des enfans qu'ilz auront euz en leur prison, tant ilz desirent oster la memoyre de la race ennemye. Le meurtrier se fait soudain inciser les mamelles, cuisses & fesses qu'il teint d'un jus pour demeurer à jamais, affin de se monstrier plus vaillant : Comme ilz n'ont forme d'Estat, ny Roy, ny Loy : aussi n'ont-ils aucune foy, & bien que le dire de Cicerō soit receu de tous qu'il ny à peuple si sauvage qu'il n'ayt sentiment d'une divinité : toutes-fois ilz ne connoissent aucun Dieu Celeste ny terrien & par cōsequent sans formulaire & lieu deputé pour s'assembler, prier, & servir Dieu, ils vivent en toute liberté sans nommer mesmes ny distinguer les jours par noms, ne coter les sepmaines, mois ny années tout leur est un. Ils nombrent & retiennent seulement par les temps les Lunes. (Les Perovins qui sont cinq cens lieues au dela : sacrifioyent au Soleil & à la Lune és Temples à ce destineez & avoyent Loy, Police & forme de Religion.) ilz ne sçavent aussi que cest d'escripture, & n'ont caractere pour signifier chose qui soit. Ilz craignent le Tonnerre qu'ils nomment Toupan : & aux Chrestiens, leur disans que cestoit le Dieu qui faisoit ainsi tout trembler, respondoient qu'il ne valloit donc rien, qu'il les espouvanitoit de ceste façon. Ilz ont un bon sens naturel & devisent contre l'avarice & autres passions des Chrestiens qui se mettent à tant de hazards pour aller chercher le bien d'autrui & prevoyent de si longue main à l'avenir comme si terre leur devoir faillir eux se contantans de ce qu'elle produit de soy. Ilz croyent l'immortalité des ames que celles des plus vertueux (cest à leur dire qui ont le plus tué, & mangé des ennemis vont derriere les hautes Montagnes ou elles dansent aux beaux Iardins, avec celles de leurs aieulx comme aux champs Elisiens des Pœtes. Celles de neant qui nont defendu le pays vont à Aygnan qu'ilz nomment le Diable qui les tourmente incessamment. Ilz sont tant tourmentez de cest esprit qu'ilz nomment aussi Kaagere qu'ils en demandent secours : se tourmentans en mille sortes jusques à le voir en diverses formes de bestes : promettans de croire en Dieu s'ilz en peuvent estre delivrez. Mais le peril

passé, la memoire perduë. Et bien que tous les Philosophes anciens ayent ignoré la resurrection l'Histoire des Indes Occidentales maintient que ceux de Cusco & voisins la croient : disans aux Espagnolz qu'ilz fouilloient les Sepulchres pour y trouver de l'Or, & jettans les Os deça delà, les prioyent ne le faire pas affin de n'empescher leur resurrection. Apian aussi le maintient entre les Celtes. Tout cela sert contre les Athées qui ne reçoivent cela ny les Diables qu'ilz disent seules affections. Car elles ne seroient tant vehementes pour faire ce que Aygnant fait entre ces Americains. Donc ces trois points les rendent inexcusables devant Dieu. Car il est dict par l'Apostre qu'ores que Dieu es temps passez aye laissé tous les Gentilz cheminer en leurs voyes : que cependant en bien faisant à tous envoyant la pluie du Ciel & les saisons fertiles : il ne s'est jamais laissé sans tesmoignage. Si donc ilz ne le reconnoissent, cela vient de leur mallice. Car l'Invisible de Dieu se voit par la Creation & effets du monde. Outre ce ilz ont de faux prophettes & abuseurs nommez Caraibes : lesquels allans de village en village : leur font croire que communiquant avec les esprits, donnent force à qui leur plaist : pour vaincre leurs ennemis, & font croistre les fruicts & Racynes de la terre. De trois ou quatre en quatre ans, ilz font une solennité ou les villages voisins s'assemblent, les hommes se parez des femmes et elles des enfans, dix ou douze Caraibes au milieu qui murmurent : Puis eslevent leurs voix he, he, he, he. Aquoy les femmes & enfans respondent plus bas. Puis s'eschauffent cryans & hurlans si fort quelles semblent tomber du haut mal. Puis elles & les enfans teuz : les hommes chantent d'un accord merveilleux bien que naturel, en maisons rondes & longues comme les tailles de bois par deça & couvertes d'herbes ou branches longues de cinquante, soixante, quatre-vints ou cent pas : la en trois rondz & nombre de Caraibes au milieu des hommes ; pres l'un de l'autre sans se tenir par la main ny sans se bouger d'une place, courbez sur le devant, guidans un peu le corps, remuans la jambe & pied droit la main droite sur les fesses le bras & main gauche pendans : dansent & chantent un long-temps. Les Caraibes richement parez de bonnets & brasselets, de belles plumes de toutes couleurs : en chacune main un Maraca qui sont Sonnettes faites d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Austruche : afin disent-ilz, que l'esprit parle puis apres dans icelles & les font sonner à toutes restes. Lesquels s'avançans & sautans en devant, puis reculant en arriere : remuent de place. Ce que ne font les autres. Et souvent prenans une Cane de bois longue de cinq piedz au bout y ayans de l'herbe Petun seche & allumée en se tournans & soufflans de toutes parts la fumée d'icelle sur les autres Sauvages leur disent : affin que vous surmôtez voz ennemis recevez tous l'esprit de force. Ils chantent si melodieusement d'une voix plaintive & comme enroutée & dansent avec telle caddence & refrain si juste à la ballade que cest merveille finissant deux ou trois heures apres ilz frappent du pied contre terre plus fort que devant. Apres que chacun à craché devant soy tous d'une voix prononcent trois fois he, hua, hua. D'ordinaire ils y regrettent leurs ancestres si vaillans à ce que disent les Truchemens de Normandie qui y ont les premiers descenduz. Toutes-fois ilz se consolent en ce qu'apres leurmort ilz les iront trouver derriere les hautes Montagnes ou ilz danseront & se resjouyront avec eux. Puis ilz menacent à toute outrance les Ouëtacas & autres ennemis d'estre bien tost pris & mangez par eux, comme

leur promettent les Caraïbes. Ils entre meslent en leurs Chansons que les eaux s'estans une fois desbordées : avoyent couvert toute la terre, ou tous les hommes, fors que leurs grans peres qui se sauverent sur les plus hauts arbres de leur país : furent noyez. Voy-là comme faute d'escripture ilz ont ainsi que les poëtes falsifié l'Histoire du deluge dont leurs anciës ont ouy parler. Les Caraïbes y sont puis apres traittez gorgiasement. Lesquelz de village en village font acoustrer en chaque maison de ces hochetz ou sonnettes Maracas avec force plumasserie. Lesquelles ainsi parées fichans les plus-grand du baston qui est à travers dans terre : les arengeans ilz commandent qu'on leur donne à boire & à manger, faisans croire que ces fruits & especes de courges ainsi crusées, parées & dediées, mangent & boivent la nuit. Si que les tenans ainsi par 15, jours ou trois sepmaines leur distribuent sainteté, & qu'en les sonnans l'esprit parle à eux, fort fachez si on prend les viandes à ce dediées non moins que si on dit que les Caraïbes magent celà & qu'ilz les trompent. Un vieillard avoir avec plusieurs autres ententivement escouté leur parler de Dieu : luy dist en fin Qu'ilz tenoyent de leurs predecesseurs qu'il y avoit beaucoup de centaines d'années qu'un Mair (ilz nomment ainsi le François ou estranger) vestu & barbu comme eux : ayant esté en leur terre, avoit anoncé le vray Dieu auquel ilz ne voulurent croire & en signe de malediction il en vint un autre qui leur donna l'espée dont depuis ilz s'estoyent tousjours s'entretuez. Si bien que tous se moqueroient deux s'ilz changeoyent de si ancienne creance, Nicéphore recitant l'Histoire dont Mathieu dit bien qu'il a presché l'Evangille au pays des Canibales qui mangent les hommes, aussi font ceux-là. Et outre y à un pays non fort eslongé de ces Bresilans qui est depuis Saint Paul le prenant du Pseume. Leur son, dit-il, est allé par toute la terre & leurs parolles jusques au bout du monde. Ce que plusieurs attribuent aux Apostres & successeurs qui ont presché en si loingtaines Provinces. Voyre jusques en Indye & Tartarie ou y à encores des Chrestiens. Quand à leur source, L'Auteur de l'Histoyre Indienne pense que leurs Ancestres chassés par les enfans d'Israël de certains quartiers de la terre Cananeenne & mis dans des vaisseaux : auroyent esté jettés la d'où ilz n'auroyent peu aller ailleurs. Ilz ont tant de femmes qu'ilz en peuvent nourrir & attribuent l'abondance à galentise. Elles vivent toutes-fois paisibles & sans jalousie : Or que tousjours l'une soit la plus agreable. Ilz ne prennent leur mere, seur ne fille à femme. Mais tous les autres degrez leurs sont bons. La seule promesse ou simple refus du pere fait ou rompt le mariage. L'adultere du costé des femmes leur est en tel horreur : que sans autre Loy que naturelle : elle peut estre tuée par son mary, ou du moins repudiée & renvoyée avec honte. Vray est qu'avant le mariage, on ne fait difficulté de les prostituer au premier venu. Et bien que la Region soit chaude ilz ne sont si paillardz qu'icy. Le travail d'enfant n'est grand & si est de peu d'heures s'en allans les femmes travailler aussi tost. Les peres les nomment de noms d'Arbres, fruits, arcs & telles choses à plaisir. Et leur font ordinairement des petis arcs fleches & espées pour les habituer à la vengeance de leurs ancestres. Leur avoir noué le boyau couppent le reste à belles dents & sans linge le mettent en un lit de coton pendu ou ilz couchent & avec petites pieces de bois le nettoient sans autre soing ny maison : les peinturans de couleur noire & rouge. Ils ayment plus les masles & ne s'adonnent qu'à chasser

les bestes, tuer & manger leurs ennemis. Les femmes faisans le reste & travaillans plus que les hommes. Ils ont la compagnie des femmes secret & non en public. Lesquelles n'on point de fleurs & si fourmillent en enfans contre le dire des Medecins & Philosophes. Ilz s'entr'ayment & s'entresecourent. Mais leurs rares querelles se finissent sans secours d'autrui sur le champ. Le blesseur ou meurtrier reçoit la peyne de Pareil ou Talion, par les parens de l'offencé. Ilz ne demeurent que cinq ou six mois en un lieu. Si qu'emportans leur grandes pieces de bois & grandes herbes de Pindo, estoffe & couverture de logis : vont à un quart de lieuë de la planter leur village qui retient le nom premier. Ce qu'ilz disent faire pour changeans l'air s'en trouver mieux. Que s'ilz faisoient autrement que leurs grâs peres : ils mourroyent soudain. Chacun Moussaca, pere de famille à ses terres qu'il choisit sans soing de partager ny borner comme noz avaricieux. Leurs meubles sont Inis, litz de coton en maniere de retz ou fillets à pescher & autres tissus comme Canevas longs de quatre à six piedz, larges d'une brasse avec deux boucles de coton aux deuz bouts pour les pendre & lier. Les femmes font le mesnage & vaisseaux de terre qu'elles polissent comme plomb d'une liqueur blanche & les peignent gentiment. Chacun estranger prent un Monssacau en chacun village comme Patron duquel il est fort bien traité, aymé & secouru contre tous. Mais il le faut aller voir devant qu'aller ailleurs. Ilz mangent & boivent à terre & pource qu'ilz aymēt fort le feu, ilz demeurēt peu sans en avoir mesmement la nuit & crainte d'Aignan. Ilz ont deux especes de bois : dont l'une presque aussi tendre que s'il estoit à demy pourry, & l'autre fort dur l'ayant apimé aussi pointu qu'un fuseau par un des bouts d'un baston dur, long demy pied : mettent ceste pointe au milieu d'une piece de l'autre tendre, couché plat contre terre, ou sur un bois & tournant fort soudain ce baston entre les paumes des mains cōme s'ilz vouloyent percer l'autre : de ceste roide agitation, de ces bois fichez l'un dans l'autre : il sort non seulement la fumée mais aussi telle chaleur, qu'avec du coton ou fueilles seches d'arbres prestes comme à nous le drapeau bruslé ou esmorcé pres le fusil : le feu si prand aussi tost. Thevet faut, disant qu'avant ceste invention ilz sechoient leur viande à la fumée. Car outre ce qu'il ny a fumée sans feu pour secher & cuire l'autre fumée comme de la bouë, marais, fumier ou autre pourriture : humacte sans pouvoir dessecher. Mallades se font succer avec la bouche le sang & humeur de la partie offencée par l'un de leurs amys & quelques fois par des abuseurs ditz Pagez qui est à dire Barbiers ou medecins qui leur font croire qu'ilz arrachent leur mal : voire qu'ils leur prolongent la vie. Outre les heures & malladies à eux communes bien que non tant qu'à nous excessifz & en climat moins tempéré que le leur : ilz en ont une incurable nommée Pian, laquelle bien qu'elle vienne plus de paillardise qu'autrement : si prend elle au jeunes qui en sont couverts cōme de verolle : se cōvertissant en pustules plus larges que le pource qui s'estēdēt par tout le corps jusques au visage & en portēt les marques à jamais. Si le mallade ne demande vivres il n'en auroit de dix ans & ne laisse lon de boire, chanter & dancer pres de luy. S'il meurt cest pitié des hurlemēs & plaintes des fēmes mesmemēt, qui racōtēt ses louanges de bien tuer & māger les hōmes sur tout : cōme en Beart & quelques endroits de Gascongne, demie heure apres la mort : & luy avoir lié bras & pieds, enveloppé de son lit de coton : on l'enterre en une fosse ronde & profonde &

presque tout de bout avec quelques coliers & plumasseries qu'il aura le plus aymé, comme les Indiens du Peru font leurs Roys & Caciques avec quâtité d'or & pierres precieuses. Et noz Celtes anciennemēt avec le plus beau de leurs meubles & la fême qui les avoit le plus aymé & de crainte qu'Aignan les de terre & mange soudain ilz mettēt sur terres, farines, volailles, poissons, caouin & autres provisions pour repaistre l'esprit continuans jusques à ce qu'ils estiment le corps pourry. Presque cōme les Rabins Judaïques qui tiennēt que le corps est laissé en la puissance d'un Diable nommé Zazel ou Azazel qu'il disent estre appellé Prince du Desert, au Levitique. Voire que pour confirmer cest erreur ilz destournent les passages de l'Escripture ou il est dit au Serpent tu mangeras la terre tout le temps de ta vie. Car puis disent-ilz que nostre corps est terre & lymō & de la poudre de la terre qui est la viāde du Serpēt: il luy est sujet jusques à ce qu'il soit trāsmuē en nature spirituelle. Aussi Pāsanius racōte d'un Diable Euritonius duquel les interpretes des Delphiens ont dit qu'il devoiroit la chair des morts & ny laissoit rien que les os. Ainsi le Bresilliens laissans leurs villages & mettās des couvertures de l'herbe nōmée Pindo sur les Sepulchres, recōnoissoyēt leurs cymetieres & si les femmes si rēcōtrēt elles renouvellemēt leurs pleurs⁴.

La Popelinière produit une belle page d'anthropologie. Il s'attache surtout aux Indiens, décrivant leur nudité, leurs costumes et bijoux, tout comme leurs habitations. De même, leurs croyances et relations avec leurs amis et ennemis. Il s'arrête à leurs mœurs guerrières et au sort des prisonniers. Il signale également la qualité du sol, la diversité des aliments et les façons de les apprêter. En sorte que La Popelinière peut être perçu, avec Thevet qu'il cite d'ailleurs, comme le seul anthropologue français qui, au XVI^e siècle, se soit intéressé aux Brésiliens. Dans le cas de ceux-ci, il fait montre d'objectivité car il ne les perçoit pas dans une perspective calviniste comme lorsqu'il s'agit de décrire Villegagnon et ceux qui l'accompagnent. Sauf qu'en Européen il ne peut s'empêcher, à l'occasion, de souligner leur « idôlatrie ».

1585

NOËL DU FAIL, *Les contes et discours d'Eutrapel, par le feu Seigneur de la Herissaye: Gentil-homme Breton*, Rennes, Noël Glanet, Quimpercorentin, 1585; *Contes et discours d'Eutrapel [...] réimprimés par les soins de D. Jouaust avec une notice, des notes et un glossaire par C. Hippeau*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1873, 2 vol.

Noël du Fail (1520-1591), qui a mené une carrière militaire avant de s'adonner au droit puis à la littérature, a publié les *Contes et discours d'Eutrapel* (...). Cette œuvre écrite sous la forme d'un dialogue entre trois devisants qui n'appartiennent pas à un milieu populaire, est constituée de contes, d'anecdotes, de

4. LANCELOT VOISIN DE LA POPELINIÈRE, *L'histoire de France* (...), *op. cit.*, f. 119v.-121v.

théories politiques, sociales et religieuses qui révèlent à la fois l'influence de Rabelais et de Montaigne. Au chapitre XIX, intitulé « Musique d'Eutrapel », Du Fail s'interroge sur les effets assez divers exercés par la musique sur les individus. Il emprunte des exemples à l'Antiquité, au Moyen Âge et à son époque :

Quand nos Bretons ont descouvert premiers la terre de Canada (les Portugais se veulent faire croire le contraire, mais ils se trompent), qui est hors la ligne des anciens cosmographes, illec, pour leur plaisir, battans un bacin ou quelque meschant tabourin (faut il point rambour, suyvant la reformation derniere?) ceste barbare et nouvelle gent (et tels nous appelloient-ils aussi), regardant ce son non acoustumé d'un œil estonné et hagard, s'est cachée derriere un pied d'arbre en demie veuë, pour entendre que c'estoit; les autres grimpez et montez sur une haute roche, couchez à dents et sur le ventre; autres plus hardis, entre crainte et demie amitié, se sont presentez sous la portée de l'harquebuse, qui est de cent pas ou marches (comme vous, seigneur Polygame, le fistes esprouver en la prairie Saint Georges de Rennes, mil cinq cens cinquante sept), de façon que ce venerable frapeur de bacin leur est en ce jour comme un autre Orphée; et en orrez à cent ans d'icy (je vous y convie) de belles et bien joyeuses moralitez. Se diront, les princes et seigneurs d'icelles terres, issus du sang de Jacques Cartier, Breton, et Robert Val, Gascon, entrepreneurs d'icelle premiere navigation, comme nous faisons, allans faussement chercher nostre race et descente en la damnée trahison et perfidie d'Antenor, desavouans par telle et grossiere ignorance, la succession naturelle de nostre pays et du bon prince Brittan, arriere-neveu de Dis, roy des Gaulois, que les Grecs appelloient Celtes⁵ !

1586-1610

PIERRE DE L'ESTOILE, *Mémoires-journaux de [...], édition pour la première fois complète et entièrement conforme aux originaux, Publiée (...) par MM. G. Brunet, A. Champollion, E. Helphen, Paul Lacroix, Charles Read, Tamezey de Larroque et Ed. Tricotel*, 10 vol., Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875; *Journal de [...] pour le règne de Henri III (1574-1589). Texte intégral présenté et annoté par Louis-Raymond-Lefebvre*, Paris, Gallimard, 1943. Comme la publication du *Journal* est posthume, les textes sont disposés en suivant l'ordre chronologique de leur rédaction.

Né à Paris dans une famille alliée aux Séguier, aux De Thou, aux Chartier et aux Molé, L'Estoile a étudié la philosophie, la théologie, le droit et les langues anciennes. Il a acquis vers 1529 une charge de grand audiancier à la chancellerie de France. Converti au calvinisme, il est mort ministre à Genève. Sa première

5. NOËL DU FAIL, *Contes et discours d'Eutrapel de [...] réimprimés par les soins de D. Jouaust avec une notice, des notes et un glossaire par C. Hippeau*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1873, vol. 1, ch. XIX, p. 262-264.

femme, Anne de Baillon, était proche parente de cette Catherine de Baillon qui a fait souche en Nouvelle-France. Il a laissé son fameux *Journal* que Louis-Raymond-Lefebvre décrit ainsi : « La grande passion de L'Estoile fut de collectionner toutes les pièces, rares ou non, tous les pamphlets, toutes les gravures qui se rapportaient à la politique et aux événements politiques de son temps⁶. » Voici les textes qui offrent quelque rapport avec l'Amérique. Ils sont classés par ordre chronologique.

1586

Drac [Francis Drake]. - Environ la mi aoust [1586], ce grand et renommé Capitaine Anglois en fait de marine, après un long et périlleux voiage par lui entrepris et fait sur la grand' Mer Océane, arriva à Londres, rapportant à la Roine d'Angleterre, sa maistresse, de belles et hardies conquestes, et un grand et riche butin, consistant en or, argent, perles, pierreries et autres précieux meubles ; aussi force artillerie et autres munitions de guerre et de gueule prises sur les Hespagnols, aux Indes et Terres-Neufves. Il fut bien veu, bien venu, salué, caressé et honoré tant de la Roine que de toute la noblesse et peuple d'Angleterre, comme aiant fait un aussi long, hazardeux et mémorable voiage, avec un aussi heureux et brave exploit, qu'autre homme quelconque ait fait sur mer depuis la descouverte de l'Amérique et autres Terres qu'on appelle Neufves. Tellement qu'on l'apeloit desjà la Terreur des Espagnols et le Fléol de leur Roy. Sur quoi on fist à Paris les deux distiques suivants :

I

Drac parvus, Regem magnum si terret Iberum,
Draco quid faciet, tempore dante! Teret.

L. Servin.

II

Præda licet mundus non sit satis ampla Philippo [II] ;
Ampla satis mundo præda Philippus, erit.

Gillot.⁷

6. PIERRE DE L'ESTOILE, *Journal de [...] pour le règne de Henri III (1574-1589). Texte intégral présenté et annoté par Louis-Raymond Lefebvre*, Paris, Gallimard, 1943, p. 15-16.

7. PIERRE DE L'ESTOILE, *Mémoires-journaux de [...], édition pour la première fois complète et entièrement conforme aux originaux, Publiée (...) par MM. G. Brunet, A. Champollion, E. Helphen, Paul Lacroix, Charles Read, Tamezey de Larroque et Ed. Tricotel*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875, vol. 2, p. 351.

Les deux distiques se traduisent ainsi :

Si le Petit Drake effraie le grand roi d'Espagne

Que fera Draco [Drake] avec le temps ! Il l'écrasera.

Bien que le monde ne soit pas une proie assez grande pour Philippe

Philippe sera une proie assez grande pour le monde.

1590

[Mort d'André Thevet] - En ce mesme mois [novembre 1590], mourust, à Paris, André Thevet, le cosmographe, grant voyageur, mais insigne menteur et fort ignorant, comme ses livres et escrits en font foy. M. de Thou, en l'onzième livre de son Histoire (pages 431 et 32) décrit la suffisance et vie du personnage.

Un docte homme de nostre temps lui fist croire qu'Anacréon avoit lui-mesmes escrit qu'il estoit mort d'un pepin de raisin : ce que ce pauvre ignorant homme alloit publiant et confirmant partout. Son sépulchre est aux Cordeliers, lequel il a fait faire ; et, se sentant proche de sa fin, y alloit tous les jours pour le haster. Comme aussi il mourut tout aussitost, estant fort aagé⁸

1607

[La desfaite des Sauvages Armouchiquois (...)]. - J[érémie] Perier [libraire fournisseur de L'Estoile] m'a donné, ce jour de son impression [24 décembre 1607], La desfaite des Sauvages Armouchiquois, nouvelle bagatelle, etc.⁹

1609

[Raretés des Indes et du Canada, et de la Chine aussi]. -

[L'interprète De Tourval] a beaucoup de raretés des Indes et du Canada, et de la Chine aussi : desquelles il nous en monstra quantité, principalement d'insectes, de poissons et d'oiseaux, entr'autres ung petit oiseau du Canada, qu'il appelle Menidon, très-beau, ressemblant à nostre rossignol, et qu'on dit faire plus de bruit, de chant et de mélodie, lui seul, que ne feroient tous les nostres ensemble. Il nous en monstra ung autre estrange, qui a le bec fait comme deux cousteau, et quelques formes d'animaux terrestres et aquatiques, qui ne se trouvent point (ainsi qu'il dit) dans Gesnerus, ce que j'aime mieux croire que d'y aller voir [17 août 1609]¹⁰.

8. *Ibid.*, vol. 5 (1589-1593), p. 61.

Thevet décéda non en 1590 mais le 23 novembre 1592.

Dans l'édition française de De Thou (*Histoire universelle depuis 1543*(...), Paris, 1734, 16 vol.), le passage auquel il est fait allusion se trouve au volume 2, livre 16, p. 651-652.

9. *Ibid.*, vol. 9 (1607-1609), p. 36.

Ce court texte permet de dater du 24 décembre 1607 le poème de Lescarbot intitulé *La défaite des Sauvages Armouchiquois par le Sagamos Memberton* (...). Plusieurs historiens en ont retardé la publication à l'année suivante.

10. *Ibid.* p. 337-338.

1610

[La Cosmographie de Belleforest]. - Le vendredi 6^e [août 1610], j'ai vendu ma Cosmographie de Belleforest, reliée en veau rouge doré, en deux tomes, et un Breviaire du Roy, en deux gros tomes, aussi reliés en veau noir doré ; soixante douze livres. Ils m'en avoient cousté soixante, et si j'eusse eu un peu de patience à l'aventure, j'eusse gagné dessus vingt-quatre francs au lieu de douze, mais j'avois affaire d'argent¹¹.

[Histoire du nouveau monde]. - J'aie eschangé, ce mesme jour [30 juin 1610], deux de mes livres, que j'avois doubles sçavoir : L'Histoire du nouveau monde, en 8^e, et celle de Serres, en 16^e, à deux livres d'un Jésuite, nommé Ribadeneira, que je n'avois point (...) ¹²

Pierre de L'Estoile a noté ce qu'il a lu ou entendu. Ses textes ne témoignent d'aucune orientation. Anecdотiques, ils nous fournissent à l'occasion des renseignements qui ne manquent pas d'intérêt comme celui qui permet de dater le poème de Lescarbot.

1587

FRANÇOIS DE LA NOUE, *Discours politiques et militaires de [...]*, Bâle, F. Forest, 1587 ; éd. de F. S. Sutcliffe, Genève, Droz, 1967.

La Noue a combattu pendant les guerres de religion dans le camp des protestants. Dans ses *Discours politiques (...)*, il élabore un système politique où les nobles joueraient un rôle qui consisterait d'abord à pratiquer et à enseigner la vertu. Surtout, aux textes de Malestroict, de Bodin, de Louis Le Roy, de Théodore de Bèze et de l'auteur anonyme de l'*Histoire de la mort de Henri III (...)* sur la situation économique issue des découvertes, il ajoute que la France est prospère grâce à son étendue, à sa population, à sa diversité et aussi grâce à ses exportations de blé, de sel et de pastel. Celles-ci rapporteraient à la France 12 millions de livres. La Noue ajoute :

C'est là notre Perou. Ce sont là nos mines qui ne tarissent jamais ; & paravanture que des Indes occidentales qui sont si, il n'arrive tous les ans guères plus de richesse en Espagne¹³.

11. *Ibid.*, vol. 10, p. 366-367.

12. *Ibid.*, p. 296.

Il s'agit probablement de l'*Histoire nouvelle du nouveau monde (...)* extraite de l'*Italien de M. Hierosme Benzoni Milanois (...)* par M. Urbain Chauveton (...), Paris, Vignon, 1579, 872 p.
13. FRANÇOIS DE LA NOUE, « Discours XX », *Discours politiques et militaires de [...]*, éd. de F. S. Sutcliffe, Genève, Droz, 1967, p. 177-178.

Par sa position, La Noue n'est pas très éloigné de Bodin. Sauf qu'il suggère une autre façon de s'approprier une partie de la richesse venant des Indes :

Mais pource qu'aujourd'huy nostre France n'a point de flottes annuelles des deux Indes, comme ce grand Empire qui la va menaçant, il faudroit ne pouvant faire autant, au moins faire quelque partie de ce qui convient pour rendre plus braves et obeissans ceux qui portent la picque et l'harquebuse pour la defendre¹⁴.

Poursuivant sa réflexion, La Noue s'attache à la valeur de l'or pour les Indiens :

Les pauvres sauvages du Perou, avant que nostre convoitise eust ravi leur or, en avoient en si grande quantité, que tous les ustensiles de leurs maisons en estoient, & n'en faisoient non plus d'estime que nous faisons du fer, car fust à l'amasser, le garder, & en user, ils n'en recevoient ne peine ni passion. Mais depuis qu'on leur eut enseigné, & qu'ils virent paroistre tant d'imperfections qu'on commet apres l'or, ils devindrent miserables comme nous, & ont faict (par maniere de dire) des dieux de la mesme matiere qu'au paravant ils fouloyent aux pieds. Au commencement qu'on trafiqua avec eux, ils donnoient pour un cousteau, ou autre instrument à couper, le double, ou le triple pesant d'or, estimans l'utilité de ce metal, que nous reputons tres-vil, plus grande que de l'autre que nous estimons si precieux. Et qui en voudra parler avec la raison, faudra qu'il confesse que le fer est bien plus necessaire, pour la commodité de la vie humaine, que l'or, en le considerant comme instrument, sans lequel la plus part des arts ne se peuvent exercer. Mais ce qui a si extremement faict admirer l'or (qui toutesfois n'est à mespriser, ainsi que j'ay dict c'est l'orgueil, les superfluitez, les delices, & la curiosité des hommes¹⁵.

François de La Noue rétablit les valeurs. Ce calviniste se sert de la position des Indiens sur l'or pour montrer que les métaux peuvent être perçus en fonction de leur utilité. Voltaire ne raisonnera pas différemment dans *Candide*. En outre, il s'attache à montrer de quelle façon la France peut tirer partie des arrivages d'or du Pérou en Espagne.

1600

OLIVIER DE SERRES, *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, Paris, Jamet Metayer, 1600.

Du temps qu'il était ambassadeur de France au Portugal, Jean Nicot a fait passer en France une plante originaire d'Amérique que les Portugais nommaient « petun », Jean Thevet, originaire d'Angoulême, « angoumoisine », et les Espagnols,

14. « Discours XVII », *ibid.*, p. 353.

15. « Discours XXIII », *ibid.*, p. 526-530.

« tobacco ». Il s'agit bien sûr du tabac que Nicot nomme lui-même « nicotiane » et que le *Thresor de la langue françoise* définit ainsi :

Nicotiane, fém. C'est une herbe de merveilleuse vertu contre toutes playes, ulcères, noli me tangere, dartres et aultres telles choses que maistre Jehan Nicot estant ambassadeur pour le roy au Portugal, envoya en France, dont il a prins son nom¹⁶.

Olivier de Serres, qui s'occupait d'agriculture dans le Vivarais - On le disait agronome - a consacré un article à la nicotiane dans son *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*.

Après avoir mentionné que la plante était passée de l'Amérique en France grâce à Jean Nicot, Olivier de Serres décrit la façon de la cultiver et de l'appréter puis il signale ses vertus et ses différents usages :

NICOTIANE, ceste herbe a tiré son nom de maistre Ian Nicot, natif de Nismes en Languedoc, jadis ambassadeur en Portugal pour le Roi Henri scôd ; aiant fait venir ceste rare plante des Indes en Portugal l'envoya après en France, où elle s'est naturalisee, & pour ses excellentes vertus, est soigneusement conservee par les lardins, y tenât reng honorable. On tient que c'est le Petû des Americains. Estât originaire de païs chaud, est necessaire de la loger à l'aspect du Soleil de Midi, aiant en dos une muraille pour abri, & la couvrir en Hyver de quelque legere couverture, afin de lui parer le froid. L'on la sème en terre bien deliée & engraisse, & ce après l'Hyver, au mois de Mars ou d'Avril, puis les jettons en provenans, doucement arrachés, sont transplantés en lieu cōvenable : où moiennant bonne culture, & convenable arrousement, avec requise couverture, la plante se renforce, & dure plusieurs annees, chacune faisant de la graine pour en resemmer de nouveau. Les vertus de ceste plante sont si grandes, & en si grand nombre, qu'à bon droit l'a-on appelée, l'herbe de tous maux. Est souveraine pour guerir toutes sortes de plaies, en quelle partie du corps qu'elles soient, vieilles & nouvelles, bruslures, cheutes, rompures. Mal de teste, de dents, de la matrice. Douleurs de bras & de jambes. Goutes, enflures, roignes, teignes, dartres, nolimetangere, mules és talons, difficultés d'uriner, d'haleiner, vieille toux, colique. Son eau distillée a les mesmes vertus, sa poudre aussi : mais sur tout, son huile, comme aiant tiré la quintessence de la vertu de la plante. Des excellens unguents en sont composés, pour servir à plusieurs remedes. Les punaises sont tuées & bannies des chalits pour long temps, par le seul froter avec ceste herbe, mesme de la grande : car il s'en remarque de deux sortes, l'une ayant plus grande fucille que l'autre¹⁷.

L'énumération couvre trois pages. Et puis, Olivier de Serres en arrive à un usage qui est fortement contesté par la science médicale d'aujourd'hui :

16. *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur, 1606.

17. OLIVIER DE SERRES, *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, Paris, Jamet Metayer, 1600, p. 626.

La fumée de Petun masle, dit aussi, Tabac, prinse par la bouche avec un cornet à ce approprié, est bonne pour le cerveau, la veuë, l'ouïe, les dents, pour l'estomac, le dischargeant de flegmes, s'en servant le matin à jeun¹⁸.

La Renaissance a marqué le début d'un vaste mouvement vers les sciences exactes. Ceux qui y ont participé, en dépit de leur sérieux, n'ont pas été à l'abri des erreurs. C'est le cas d'Ambroise Paré et d'Olivier de Serres. Les médicaments d'hier, voire les panacées, quand on songe à la nicotine, ou n'ont pas résisté au temps ou ont été condamnés.

1603

ANTOINE DU VERDIER, *Prosopographie ou description des personnes illustres tant chrestiennes que profanes. Ou se continuant l'histoire et chronologie depuis l'an DCCLI premier du regne de Pepin Roy de France, est contenu tout ce qui a succédé de remarquable en tout le monde, mesmes en France, l'advenement à la couronne de Huës Capet chef de la troisieme race & de ses successeurs jusques à present que regne nostre-tres-grand & tres-victorieux Roy Henry IIII, par [...]*, Lyon, Paul Frelon, 1603.

Du Verdier a su voir que, parmi les événements importants de l'histoire universelle, il y avait la découverte du Nouveau Monde :

Christophle Coulomb Genoï natif d'Arbizolo petit village aupres de Savone à la faveur & aide des Roi & Roine Catholiques Ferdinand & Isabelle est le premier qui s'advisant d'aller chercher les Isles & une grande partie de la coste Occidentale par ses navigations descouvre un autre merveilleux inconnu & nouveau monde¹⁹.

1605-1608

VICTOR PALMA-CAYET, *Histoire de la paix Sous le regne du très chrestien Roy de France et de Navarre Henri IIII*, Paris, Jehan Richer, 1605. L'ouvrage porte aussi le titre suivant : *Chronologie septenaire de l'Histoire de la paix entre les roys de France et d'Espagne. Contenant les choses les plus memorables advenues en France, Espagne, Allemagne, Italie, Angleterre, Ecosse, Flandres, Hongrie, Pologne, Suisse, Transilvanie & autres endroits de l'Europe: avec le succez de plusieurs navigations faictes aux*

18. *Ibid.*, p. 958.

19. ANTOINE DU VERDIER, *Prosopographie ou description des personnes illustres tant chrestiennes que profanes. Ou se continuant l'histoire et chronologie depuis l'an DCCLI premier du regne de Pepin Roy de France, est contenu tout ce qui a succédé de remarquable en tout le monde, mesmes en France, l'advenement à la couronne de Huës Capet chef de la troisieme race & de ses successeurs jusques à present que regne nostre-tres-grand & tres-victorieux Roy Henry IIII, par [...]*, Lyon, Paul Frelon, 1603, p. 2328.

Indes Orientales, Occidentales & Septentrionales, depuis le commencement de l'an 1598. jusques à la fin de 1604, Paris, Richer, 1605 ; *Chronologie novenaire contenant l'Histoire de la Guerre sous le Regne du tres-Chrestien Roy de France et de Navarre, Henry III. Et les choses plus memorables advenues par tout le monde depuis le commencement de son regne, l'an 1589, jusques à la Paix faicte à Vervins en juin 1598 (...)*, Paris, Richer, 1608 ; dans Michaud et Poujoulat, *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France*, vol. 32, Paris, Editeur du commentaire analytique du code civil, 1838.

Né à Montrichard (Touraine), Victor Palma-Cayet (1525-1610) étudie la philosophie à Paris. Il y rencontre Ramus qui le convertit au protestantisme et le dirige vers Genève où Théodore de Bèze lui enseigne la théologie. Après un voyage en Allemagne, il devient ministre du culte à Montreuil-Bodin dans une paroisse dont le seigneur est François de La Noue. Recommandé par celui-ci à Jeanne d'Albret, il est nommé précepteur du futur Henri IV. Sa charge lui permet d'approfondir sa connaissance des littératures grecque et latine ainsi que des langues orientales. Revenu au catholicisme, il est ordonné prêtre en 1598, ce qui lui vaut d'être violemment attaqué par ses anciens coreligionnaires. En 1596, il est nommé professeur suppléant d'hébreu au Collège de Navarre. Puis, il obtient une chaire de langues orientales au Collège royal ainsi que le titre de chronologue du roi. Il est mort deux mois avant Henri IV. Dans la *Chronologie septenaire (...)*, Palma-Cayet reproduit des passages *Des Sauvages ou Voyage de Samuel de Champlain de Brouage fait en la France nouvelle l'an mil six cens trois (...)*²⁰. Faisant partie de l'expédition de Dupont-Gravé, Champlain avait été chargé « de voir ce pays [de l'Acadie] & ce que les entrepreneurs y feroient ». Puis, dans la *Chronologie novenaire*, Palma-Cayet passe au Pérou :

Quant au Perou c'est un Royaume contenant près de 4. mille lieues d'estendue, aussi bien en longitude comme en latitude, tant depuis Cartagene par la mer jusques à Cecille, que depuis sainte Marie par la terre jusques à Paraguay ; il est de tres-bon air, bien peuplé, abondant en vignes & oliviers, mines d'or, d'argent,

20. SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Des Sauvages ou Voyage de Samuel de Champlain de Brouage fait en la France nouvelle l'an mil six cens trois (...)*, Paris, Claude de Monstreuil, 1603.

PALMA-CAYET, dans la *Chronologie septenaire de l'Histoire de la paix entre les roys de France et d'Espagne (...)*, reproduit le texte de Champlain, sauf qu'il en retranche tout le voyage au Saguenay et une partie de celui qui est effectué le long de la côte atlantique. De même, des passages sur les mœurs des Indiens lors de la tabagie du monde. (VICTOR PALMA-CAYET, *Chronologie septenaire de l'Histoire de la paix entre les roys de France et d'Espagne. Contenant les choses les plus memorables advenues en France, Espagne, Allemagne, Italie, Angleterre, Ecosse, Flandres, Hongrie, Pologne, Suisse, Transilvanie & autres endroits de l'Europe : avec le succez de plusieurs navigations faictes aux Indes Orientales, Occidentales & Septentrionales, depuis le commencement de l'an 1598. jusques à la fin de 1604*, Paris, Richer, 1605, p. 416-425.

d'esmeraudes & de perles; les peuples d'assez bon naturel par endroits, de bon esprit & dociles, dont il y en a plus de trois millions de Chrestiens²¹.

Dans la suite du texte, Palma-Cayet, qui est revenu au catholicisme, s'attache à l'œuvre des jésuites qui ont créé au Pérou des séminaires et des collèges, et se sont adonnés à l'évangélisation.

Dans la *Chronologie novenaire* contenant *l'Histoire de la paix (...)*, Palma-Cayet, qui s'intéresse à Francis Drake et sans doute l'admire comme les Français pour ses exploits contre les Espagnols, décrit la bataille navale de Porto-Rico où, cette fois, le capitaine anglais a perdu la moitié de ses effectifs.

1606

ANONYME, *Discours veritable des signe merveilleux advenus en Lisle de Canadas, le 17 Avril. 1603*, Rennes, Jean Le Bas, 1606, 4 p.

Les relations de voyage médiévales comme, plus tard, celle de Marco Polo, ont d'autant plus facilement provoqué l'imagination que manquait l'information sérieuse qui puisse en limiter les excès. Ce n'est plus le cas au moment où, en 1606, paraît ce *Discours véritable (...)*. D'ailleurs, semblables textes ne se retrouvent que fort rarement dans le cas de l'Amérique. Si les prosateurs exotiques informent et interprètent les faits à partir de leurs sources orales et écrites, ils n'inventent pas qui puissent provoquer la fabulation. Voire, ils tiennent très rarement compte des extravagances d'un Thevet. Le religieux a plutôt été l'objet de moqueries. Mais toute règle compte son exception. C'est le cas du *Discours véritable (...)*.

Dans ce texte, qui se rattache à la tradition de l'astrologie, l'auteur trahit son ignorance de la géographie de l'Amérique à une époque où, pourtant, elle était déjà passablement connue. Selon lui, l'île de Canada jouxte le Brésil. Quant à la ville d'Air, elle n'a jamais existé. Au moment où, présumément, se produisent les signes merveilleux qui sont décrits, Champlain était en route pour la Nouvelle-France et il n'en a fait nulle mention dans *Des Sauvages ou Voyage de Samuel de Champlain de Brouage fait en la France nouvelle l'an mil six cens trois (...)*²². Voici deux passages de ce curieux texte :

21. *Chronologie novenaire contenant l'Histoire de la Guerre sous le Regne du tres-Chrestien Roy de France et de Navarre, Henry III. Et les choses plus memorables advenues par tout le monde depuis le commencement de son regne, l'an 1589, jusques à la Paix faicte à Vervins en juin 1598 (...)*, Paris, Richer, 1608, p. 1603-1604.

22. SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Des Sauvages ou Voyage de Samuel de Champlain de Brouage (...)*, op. cit.

En ceste presente annee mil six cens & trois le dixseptiesme d'Avril est advenu un grand & espouvantable signe en Lisle de Canada, proche de la ville d'Air, sur les frontieres du Bresil, environ sur les deux heures apres midy le soleil estant au signe du Capricorne ayant pour ascendant le vingt-neufiesme degré du Sagittaire duquel Jupiter est seigneur. Duquel parle ce grand Astrologue Nostradamus. Centurie premiere, quatrain seiziesme (...) ²³.

Après avoir interprété la centurie, l'auteur décrit ce qui a été vu dans le ciel ainsi que les autres effets produits :

Car premierement, c'est veu en Lair des bestes, ayant toutes diverses significations Comme Elefants, Cocodrils, Dragons, Onces, & Lyons & comme une tour environnée de feu & fumée dou procedoit toutes ces dites bestes. Choses merveilleses & grandement espouvantable, douir leurs clameurs bruyant & rougissant si horriblement que le plus dur & obstiné cœur, eust tremblé & se fust humilié. Voire abessé la face en terre implorant layde de son Dieu & createur. Voyant et oyant si horribles & espouvantables cris avec la grande baterie qui se faisoit par entre eux ? O siecle perverti ? O monde paresseux & ingrat à recognoistre ton Dieu & Createur. Car par tes fautes & pechez, que tu pratiques & amasse de jour en jour te sont predicts advenir infinis, maux, dont il est parlé ²⁴.

Ces choses étant, plusieurs de ceux qui auraient été témoins de ces phénomènes « ont quitté leurs vies du passé & se sont amendez faisant penitence en s'humiliant souz la toute-puissance de Dieu ²⁵. » Ainsi, la fabulation peut-elle mener à une situation morale.

1612

ANONYME, *Histoire de la mort deplorable de Henry IIII roy de France et de Navarre : ensemble un pæme, un panegyrique, & un Discours funebre. Dresse a sa memoire immortelle*, Paris, Vesve Guillemost et S. Thiboust, 1612, 458 p.

Ce texte assez tardif révèle un auteur qui, tout en étant encore marqué par les croyances médiévales, s'intéresse à la situation économique issue de la découverte de l'Amérique.

L'auteur décrit d'abord la France en montrant que, à cause de Henri IV dont il se fait le panégyriste, elle ne ressemble en rien au pays des Ichtyophages, ni à celui des pygmées, ni à ceux d'Europe ou du Canada :

23. ANONYME, *Discours veritable des signe merveilleux advenus en Lisle de Canadas, le 17 Avril. 1603*, Rennes, Jean Le Bas, 1606, p. 1.

24. *Ibid.*, p. 3.

25. *Ibid.*

La France n'est pas un Estat de Pygmee qui se puisse conquerir avec des armes de Grïes. Ce n'est ny l'Amerique, ny Canada, pays presque inhabitables pour les ordinaires ravages & inondations des eaux, où les habitans sont contraints de quitter une partie de l'année la terre, pour vivre dans les barques & canots, sur les eaux, où les peuples sont si lourds & brutes qu'ils n'osent s'estimer hommes²⁶.

Après avoir abordé la question de la réorganisation du royaume de France sous Henri IV, l'auteur énumère les principales épices qu'on tire de l'Amérique du Sud et il perçoit les mines d'or du Pérou comme une grande source de richesse pour l'Espagne. Il ajoute cependant que si la France ne tire pas grand profit de ses colonies, elle bénéficie d'une partie appréciable de ce que rapportent les mines du Pérou. Après avoir fait de la France de Henri IV la reine des nations, il écrit :

De maniere que l'ordre ayant remis le bon sang dans les veines, et les esprits dans le cœur de la France elle jouyt heureusement de ses mines inespuisables, ses grains, ses vins, ses sels, ses toiles & ses laines, pour lesquelles le Perou paye les tributs par moitié de ce qu'il envoie a l'Espagne : car de huit millions les quatre viennent à la France. A ce propos comme quelqu'un loüait l'Espagne, de ce qu'on n'y voyait autre chose que pistoles et reales frappées à sa marque, les autres especes n'y ayant point de cours le Roy repartit en ces termes. Telles marques sur leurs terres sont marqués de nécessité. Ils viennent à nous, et nous n'allons pas à eux. Ils ne nous les donnent pas, ils nous les doivent comme à leurs créanciers²⁷.

Ce texte, comme ceux de Bodin, de Malestroict et de La Noue, s'interroge sur les sources de la richesse de l'époque ; celle-ci peut venir des mines du Pérou comme aussi du labeur des Français qui, pour bien vivre, n'ont pas besoin de dévaster le Nouveau Monde et d'exiger des rançons considérables. L'industrie rapporte autant que le pillage. D'ailleurs, Pierre Bruslart de Sillery et de Puisieux, qui a été conseiller d'état et secrétaire des affaires étrangères à partir de 1606, s'est intéressé au mouvement de la flotte espagnole et, ce que Bodin et les autres ne signalent pas, il fait remarquer que les pertes subies par celle-ci ont provoqué une diminution des arrivages et une modification des stratégies et des modes de vie²⁸.

26. ANONYME, *Histoire de la mort deplorable de Henry IIII roy de France et de Navarre : ensemble un poëme, un panegyrique, & un Discours funebre. Dresse a sa memoire immortelle*, Paris, Vesve Guillemot et S. Thiboust, 1612, p. 311.

27. *Ibid.*, p. 313-314.

28. PIERRE BRUSLART DE SILLERY et DE PUISIEUX, *Lettres d'Henry IV, roi de France, et de Messieurs de Villeroi et de (...), à M. Antoine Le Febvre de la Boderie, Ambassadeur de France en Angleterre. Depuis 1606 jusqu'en 1611*, 2 vol., Amsterdam, aux depens de la compagnie, 1733.

1618

JEAN DU TILLET, *Recueil des roys de France, leurs couronne et maison, ensemble, le rang des grands de France, par [...], sieur de la Bussière, Protonotaire et Secrétaire du Roy, Greffier de son Parlement*, Paris, Pierre Métayer, 1618.

Greffier au parlement de Paris, Jean du Tillet (?-1570) a publié plusieurs ouvrages qui, comme le *Recueil des roys de France (...)*, se fondent sur une documentation qu'il n'a pas toujours su correctement utiliser. Mais il a été l'un des seuls à s'intéresser à la colonisation de l'Acadie :

L'annee passee [1604] les François estoient allez en Canada, ceste annee les vaisseaux estans apprestez, le sieur du Môt conducteur de la flotte de ce pays là, partit de Honfleur, & du Havre, & arrivé à la grand'riviere, apres avoir envoyé de tous costez pour sonder où pourroit estre plus seure l'habitation qu'il y deliberoit faire avec les siës, n'a trouvé lieu plus commode, qu'au coing de la grand Baie, tirant vers l'occident Septentrional, où il y a une isle de trois lieuës de longueur, & de deux ou enviro de largeur, terre bonne, & remplie d'eaux douces, avec plants, & vignobles, où il a commencé à bastir un fort, & estably comme un nouveau regne des François, sous l'appuy, & autorité de la Majesté Tres-Chrestienne, qui a donné audit sieur du Mont les moyens necessaires pour faire une telle entreprise²⁹.

Du Tillet fait allusion à l'installation, en 1604, de De Monts à l'île Sainte-Croix laquelle, contrairement à ce qu'il affirme, n'a pas été définitive. Le printemps suivant, parce que l'eau douce manquait, la colonie s'est transportée à Port-Royal.

Conclusion

Les prosateurs français de la Renaissance ne se sont guère intéressés à l'Amérique qu'à partir de 1562. On a vu pourquoi. Dans *L'exotisme américain dans la littérature française du XVI^e siècle*, Gilbert Chinard a écrit que le nouveau continent avait été à la mode pendant une quinzaine d'années³⁰. L'affirmation est inexacte puisque la production est régulière, encore que peu abondante, tout au cours de la seconde partie du siècle, ce dont témoignent les textes reproduits. Et Chinard ajoute que ce fut à cause des publications de Thevet. Sans doute celles-ci ont-elles pu jouer un rôle encore que le cordelier ait souvent été l'objet de moqueries. Mais les sources d'information deviennent plus nombreuses. Les auteurs

29. JEAN DU TILLET, *Recueil des roys de France, leurs couronne et maison, ensemble, le rang des grands de France, par [...], sieur de la Bussière, Protonotaire et Secrétaire du Roy, Greffier de son Parlement*, Paris, Pierre Métayer, 1618, p. 282.

30. GILBERT CHINARD, *L'exotisme américain dans la littérature française du XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1911, p. 104 et 247.

peuvent pratiquer les relations de voyage et les histoires des découvertes, souvent traduites de l'espagnol, et ils sont attentifs aux témoignages oraux des voyageurs et des Amérindiens passés en France.

Si les prosateurs publient assez tardivement, c'est qu'ils sont tributaires des découvertes elles-mêmes ou, plutôt, de la date où elles se sont produites comme aussi du moment où elles ont été révélées. Qu'il ne soit pas question, sauf dans les tout derniers textes, des établissements de Port-Royal et de Québec, ne doit pas nous étonner si l'on songe au moment où ils furent fondés comme aussi à celui où Champlain les a relatés. Et comme les prosateurs n'oublient pas leurs origines et leurs croyances, ils s'intéressent surtout au Brésil et à la Floride parce que s'y reproduisent les disputes religieuses qui ravagent l'Europe.

Comme je l'ai fait remarquer dans *L'Amérique et les Poètes français de la Renaissance*³¹, les poètes de la Renaissance, obnubilés qu'ils ont été par leur découverte de la civilisation et de la littérature antiques, se sont contentés d'établir des comparaisons entre les découvreurs et les héros de l'Antiquité. De même, telle ou telle terre nouvelle leur rappelle celles que leurs lectures des textes anciens leur ont fait découvrir. Ainsi, ils sont en quelque sorte restreints par leur culture. Mais les prosateurs ne les suivront pas dans cette voie. Ce que ceux-ci retiennent de l'Amérique est plus diversifié. Ils ne formulent pas non plus de pensée commune. S'ils sont tributaires de leurs sources, ils ne changent en rien leur conception des êtres et des choses. En outre, ils ne suggèrent pas de modifier le comportement des Européens ou, s'ils le font, c'est sans trop d'espoir. Si la découverte du monde antique, avec ses remises en cause, a influencé les façons de penser et d'agir, tel n'a pas été le cas de celle de l'Amérique. Les Indigènes, par leurs croyances, leurs mœurs, leur organisation sociale sont trop éloignés, trop différents des Européens pour servir d'exemples. Les suivre aurait provoqué une trop violente rupture d'avec ce qu'ils étaient. Les comparaisons faites à l'avantage des Brésiliens, par Tavannes, Montaigne ou La Popelinière n'ont pas joué parce qu'ils étaient perçus par la plupart des autres prosateurs et par leurs lecteurs comme des barbares. Le mot prend ici la connotation que les Grecs lui prêtaient. La Popelinière, qui a très bien saisi la situation, a beau « proteste[r] contre l'admiration excessive du passé que professent plusieurs peut-être plus amoureux de l'Antiquité que de la Raison. On dirait à les en croire, que tout est fait et que l'on vient bien tard. » Mais, la condamnation est suivie d'un vœu car il ajoute, en une formule qui méritait de lui survivre que « la Nature n'est pas si lasse de travailler ». En son for intérieur, il devait savoir que les inventions des modernes sont

31. ROGER LE MOINE, *L'Amérique et les Poètes français de la Renaissance*, textes présentés et annotés par [...], Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, 350 p. (Coll. Les Isles fortunées.)

«à conférer et à comparer avec celle des Anciens»³² et, qu'un jour, elles exerceraient leur influence. Il faut inclure parmi ces inventions celles qui émanent des Amérindiens. Dans le contexte, La Popelinière ne pouvait être entendu. D'autant que les Européens recherchaient surtout les éléments d'une réforme morale, voire théologique, que les Brésiliens ne pouvaient leur offrir.

Mais que trouve-t-on dans les proses exotiques ?

La « grand mer océane » et ses périls n'ont pas été décrits. Les progrès de la navigation qui ont rendu possibles les traversées ne sont pas évoqués non plus. C'est à peine si Bodin mentionne l'invention de la boussole. Le Nouveau Monde n'est pas montré dans son entièreté sans doute parce que le texte des relations se limite aux régions découvertes. Seuls le Brésil et le Pérou ont véritablement attiré les prosateurs parce que fréquemment décrits par les voyageurs : le Brésil, à cause des querelles religieuses qui mettront un terme à l'établissement de la baie de Rio ; et le Pérou, qui fascine à cause des richesses qu'en tirent les Espagnols. Maints auteurs s'y sont attachés dans une perspective économique. Si, selon François de La Noue la valeur de l'or est fort relative pour les Indiens - Voltaire reprendra l'observation dans *Candide* - d'autres comme Malestroict, Bodin, Louis Le Roy, Théodore de Bèze, François de La Noue et l'auteur anonyme de l'*Histoire de la mort déplorable de Henry III roi de France et de Navarre (...)*, s'entendent pour montrer que les arrivages annuels d'or en Espagne passent en partie en France à cause des ressources que ce pays exporte et du travail de ses artisans. Les découvertes modifient les rapports commerciaux. Nulle autre question n'a été si fréquemment abordée et n'a mené à des considérations aussi semblables.

Certains autres prosateurs vont s'attacher aux Amérindiens en adoptant une attitude scientifique ; ils annoncent les ethnologues et anthropologues d'aujourd'hui. Ainsi, Pasquier décrit les Brésiliens avec leur habillement, leur organisation sociale et politique, et leurs mœurs guerrières. Quoique souvent, peut-être à son insu, il juge à partir de sa situation d'Européen, en mentionnant les « nations barbares des Indes » « qui sont idolâtres, sauvages et cruels », « vivant comme des bestes brutes ». Assez paradoxalement, Pasquier réduit sa démarche en portant un jugement « européen » sur ceux qu'il avait tenté de comprendre. Belleforest, qui semble assez bien connaître certains types d'Amérindiens, établit des rapports entre les comportements et les climats. Mais sa documentation demeure incomplète. Contrairement à son prédécesseur, il se garde de formuler quelque jugement que ce soit. Quoiqu'il établisse, longtemps avant Montesquieu et Madame de Staël, un rapport entre le comportement des individus et le lieu qu'ils habitent. La Popelinière est mieux documenté que Belleforest. Sauf qu'en

32. HENRI HAUSER, *La modernité du XVI^e siècle*, Paris, Alcan, 1930, p. 54.

dépit de descriptions très fouillées des Brésiliens - Il vise sans doute à l'objectivité scientifique.- il ne peut s'empêcher de signaler leur idolâtrie, c'est-à-dire de les condamner. Ces choses étant, si le Pérou n'est montré que par les exactions des Espagnols et par l'œuvre des jésuites, sans que ne soit évoquée sa population, le Brésil, mis à part l'expédition de Villegagnon, est révélé, lui, par sa population comme aussi par le bois de gaiac et la nicotiane.

Si les trois auteurs qui précèdent tentent d'informer les Européens sur les Indigènes, sans les proposer en exemple -On a vu qu'il était impossible de faire admettre leurs façons aux Européens.- Tavannes et Montaigne mettent quand même l'accent sur la relativité des coutumes. Par certaines comparaisons, tous deux signalent à l'occasion la supériorité des Amérindiens. Par ce jeu, ils condamnent leurs compatriotes sur certains points et, par là, ils tentent de les faire évoluer. Dans les *Lettres persanes*, Montesquieu utilisera le même procédé.

Pour la plupart, l'Amérique n'est qu'un prétexte. Il est difficile de s'abstraire de ses préoccupations ou encore, de ses origines, de sa condition et de ses croyances. Olivier de Serres et Ambroise Paré retiennent ce qui s'attache à leur profession. Tavannes, à part ses pages d'ethnographie, transcrit des glanures dans une perspective catholique. Brantôme s'interroge, non sans raison, sur le bien-fondé de la politique de conquête des Français qui ne savent pas garder leurs colonies. Il se montre critique de l'administration française puisque, comme il l'a écrit, « nous ne sçavons garder mesme ce qui est nostre ». Aussi, il évoque certains personnages et événements qui défraient la chronique. Pierre de L'Estoile pratique un genre qui favorise l'anecdote. En notant le quotidien, il réunit des observations diverses qui, parfois, offrent quelque rapport avec l'Amérique. Très souvent dans leurs textes, à cause des guerres de religion, les prosateurs ne peuvent taire leurs orientations catholiques ou huguenotes. Tandis que Henri Estienne, profondément marqué par ses convictions, condamne les voyages transatlantiques parce qu'ils peuvent mener à la dépravation ceux qui sont déjà portés au mal ; les terres étrangères constituent un risque moral. Ajoutons encore deux textes qui, pourtant rédigés à la toute fin de la Renaissance, donnent dans la fabulation.

Les prosateurs qui ont publié sur l'Amérique sans avoir effectué la traversée disposaient d'une documentation française fort incomplète car elle se limitait à des relations qui s'attachaient à tel voyage et à tel établissement. C'est pourquoi aucun d'eux n'a pu formuler un travail d'ensemble sur le nouveau continent. Quoique, à la fin du siècle, les Espagnols, qui ont beaucoup publié, voire des histoires du Nouveau Monde, ont été traduits et auraient pu leur offrir ce qui leur manquait. Mais cette littérature semble étrangère à la plupart. En outre, ils ne disposaient probablement pas des moyens qui leur auraient permis de saisir

une nature aussi vaste et des comportements qu'ils ne comprenaient pas. Par ailleurs, si quelques-uns privilégient une démarche disons scientifique, la plupart donnent dans l'anecdote et les « singularitez ». Et ce, peu importe la documentation existant qui est presque toujours présentée de la même façon, par des descriptions et des relations qui mènent souvent à des considérations morales, politiques ou économiques. Piètre quête à la vérité qui, dans la plupart des cas, témoigne moins d'une volonté de comprendre l'autre que d'une attitude de colonisateur.

Ainsi qu'on a dû s'en rendre compte, j'ai limité mes interventions à des présentations et à des commentaires utiles. Libre à chacun de se livrer à des travaux d'édition critique. Au risque de me répéter, je n'ai voulu que rendre accessibles des textes qui ne se trouvent pas dans toutes les bibliothèques.

Roger Le Moine